

La violence, nous dit Ricœur, est « la destruction par un autre de la capacité d'agir d'un sujet » (*Soi-même comme une autre*, Paris, Seuil essais, p.186).

La situation de crise sanitaire qui conduit l'exécutif à parler d'état de guerre, évoque en nous cette violence. Et elle invite à une violence en retour, celle de se libérer de cette incapacité à agir et la renversant sur son auteur. Tout l'enjeu dans cette rhétorique consiste alors à identifier l'autre de la violence qui annihile notre je agissant, nie notre identité en l'empêchant de faire histoire. Ainsi en est-il des personnes âgées en maisons de retraite, mieux connues sous le sobriquet d'EHPAD. Si la maladie est une indéniable violence lorsque, incapacitante, elle confine à la vulnérabilité, c'est dans la médiation du soin que la personne retrouve sa place au monde, identifie l'espace de son *Je*, reprends la parole dans la narration de l'histoire de sa vie.

Il faut sortir de cette rhétorique de la guerre, pour revenir au constat de nos vulnérabilités partagées. Il n'y a pas d'un côté l'ennemi dont la violence est médiée par les pouvoirs publics qui nous confinent et nous privent de nos libertés. Il y a une situation extraordinaire, qui bouscule toutes nos certitudes, renverse tous nos projets, redistribue les cartes du pouvoir agir.

Tourne en boucle dans mes pensées la chanson de Jacques Brel, *Zangra*.



*Je m'appelle Zangra et je suis lieutenant
Au fort de Belonzio qui domine la plaine
D'où l'ennemi viendra qui me fera héros
En attendant ce jour, je m'ennuie quelquefois*

*Alors, je vais au bourg voir les filles en troupes
Mais elles rêvent d'amour et moi de mes chevaux
Je m'appelle Zangra et déjà capitaine
Au fort de Belonzio qui domine la plaine
D'où l'ennemi viendra qui me fera héros
En attendant ce jour, je m'ennuie quelquefois
Alors, je vais au bourg voir la jeune Consuelo
Mais elle parle d'amour et moi de mes chevaux
Je m'appelle Zangra, maintenant commandant
Au fort de Belonzio qui domine la plaine
D'où l'ennemi viendra qui me fera héros
En attendant ce jour, je m'ennuie quelquefois
Alors, je vais au bourg, boire avec Don Pedro
Il boit à mes amours et moi à ses chevaux
Je m'appelle Zangra, je suis vieux colonel
Au fort de Belonzio qui domine la plaine
D'où l'ennemi viendra qui me fera héros
En attendant ce jour, je m'ennuie quelquefois
Alors, je vais au bourg, voir la veuve de Pedro
Je parle enfin d'amour mais elle de mes chevaux
Je m'appelle Zangra, hier trop vieux général
J'ai quitté Belonzio qui domine la plaine
Et l'ennemi est là, je ne serai pas héros*

Durant la première semaine de confinement, comme beaucoup d'entre nous, comme soignante au passé de réanimatrice je me suis confronté à la difficulté de trouver où était ma juste place. C'est grâce à la circulation entre nous des mails, grâce aux écrits des uns et des autres sur notre site, grâce à la parole de nos maîtres et au souvenir de leur enseignement que j'ai retrouvé le chemin, dans la forêt de valeurs morales contradictoires dans laquelle je m'étais perdue. Voici ce que j'écrivais à l'une d'entre nous : « *Nos échanges qui se mettent en place sont un baume sur une souffrance existentielle majeure. L'impuissance. Qu'il faut accepter. Peut-être. Mais surtout trouver la juste place. Sa juste place. Et me revient l'enseignement de nos maîtres, le difficile équilibre vertueux, le courage, entre excès de témérité et excès de peur.* »

Mais le courage de quoi ? Le courage de trouver et d'accepter sa juste place. Nous sommes des soignants et le besoin d'être là où le soin nous appelle est en nous. Mais il me semble qu'il faut surtout être là où notre action est attendue. À chacun de le trouver. Pour l'heure, il me semble que pour nous tous qui tentons le chemin de la philosophie, c'est dans le frottement de nos cervelles, dans le partage et l'échange que nous avons à faire, à dire, à construire. Le cours de Bertrand (et depuis les propos de Corine, puis d'Eric) nourrit notre réflexion et pour ma part m'a permis de reprendre le chemin de la pensée. Ainsi tranquillisée, il m'est désormais plus facile d'agir.

Que fais-je de mon Talent, en ces circonstances où nombre de mes amis et collègues sont repartis aux urgences ou en réanimation ? C'est ce que j'ai tenté de dire dans d'autres échanges avec vous ou d'autres amis.

Les autres, ceux qui sont restés derrière leurs ordinateurs et qui télé-travaillent constituent un autre *Nous* que les soignant « au front ». J'ai pour ces derniers du respect, et surtout je suis animée du sentiment que pour qu'ils puissent œuvrer pleinement, il faut qu'à l'arrière la vie continue, que « la maison soit gardée ».

Nous poursuivons dans la tourmente ce qui peut être poursuivi de l'activité de transplantation. Car le virus, s'il occupe de plus en plus de réanimations et quasiment toutes les médias, n'a pas supprimé les autres maladies. Il pourrait bien cependant supprimer les autres malades pourtant non infectés par lui. Le sort de nos aînés confinés en maisons de retraite n'est-il pas la partie la plus émergée, j'allais dire la plus symptomatique de ce que je perçois comme une pathologie sociale ? Pathologie au sens kantien. Et il revient à tous ceux qui ne sont pas « au front » de poursuivre leur mission médicale.

Que faisons-nous de notre Talent ?

Organiser la transplantation de ce tout petit garçon grâce au don d'une partie de son foie de sa mère. Accompagner une équipe en pleine tourmente Covid-19 pour organiser un prélèvement d'organe qui sauve la vie de trois personnes...

J'ai envie, j'ai besoin de vous raconter tout cela. Et parler de cette maman venue de loin dans ce grand hôpital parisien, parce la maladie de son enfant est si rare, qu'il n'y a que là que se trouvent les compétences. Elle n'a d'autre lieu de vie que le confinement dans la chambre d'hospitalisation de son petit car la maison des parents est fermée pour cause de Covid-19. Petits gestes ? Non, grands mouvements, petit déplacement. Je me sens proche de la caissière de la supérette du village, comme du routier qui cherche un endroit pour se laver, comme de la voisine isolée et enceinte et qui a frappé à notre porte pour un repas. Je me sens comme vous tous, dans la quête des gestes du quotidien qui construisent notre humanité non héroïque et si vulnérable.

Il faudra bien après tout cela parler de tout le reste.... Et ne pas accepter que résonne dans une fausse étymologie le mot *vide* dans Covid-19.

Sortons donc de la rhétorique de la violence. Ne faisons pas la guerre, mais faisons l'humanité, dans sa complexité. Aidons-là à trouver sa juste place dans la nature comme nous y invite Corine, aidons-là à garder la quête de son identité dans l'accueil de l'autre, comme le rappelle Joël, aidons-là à accepter qu'il n'y a pas de réponse univoque et simple à aucun des dilemmes qui nous aspirent dans la tragédie, comme nous y invite Eric.

Continuons donc à échanger, à nous dire, à nous raconter, cela nous permet de retrouver le chemin de l'action, et de rester un *Je* dans la tourmente.

Isabelle Pipien